

Les écrits

IES ÉCRITS

L'Oca nera

Gérard Cartier

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cartier, G. (2017). L'Oca nera. *Les écrits*, (149), 125–138.

GÉRARD CARTIER

L'Oca nera

I. LE PARC

Rambouillet, 29 juin 2013. Nous approchons de l'entrée du château quand Raphaëlle s'arrête brusquement. Elle connaît une entrée *secrète* qui permet de pénétrer dans le parc lorsque les grilles sont fermées. « Si nous coupions par là, me dit-elle perfidement, pour ménager mes yeux ? » Sans attendre la réponse, elle m'entraîne vers un bosquet d'arbres au fond d'un parking qui cache une brèche dans le mur d'enceinte obturée par une palissade de planches disjointes. L'une d'elles pivote sur un clou, dégageant une ouverture étroite dans laquelle on peut se glisser. Raphaëlle s'enfonce sans hésiter dans la nuit, au milieu d'un lacs de branches basses qui nous fouette au passage, comme si elle suivait un chemin cent fois emprunté, et j'entends bientôt le gravier crisser sous ses pas. Le paysage est presque irréel, dessiné par une lune excessive, les buissons nimbés d'une brume argentée, chaque arbre doublé d'une ombre découpée au rasoir. J'ai l'impression d'entrer dans l'un de ces univers de *réalité augmentée* qui envahissent aujourd'hui les écrans, d'être un personnage de fiction contraint d'affronter des épreuves dont il ne saisit pas le sens mais qui vont décider de son sort. Nous longeons un long bassin, réveillant quelques

oies nichées sur la rive qui se jettent à l'eau en cacardant. Une île boisée flotte sur la surface plombée traversée çà et là par les V inversés des oiseaux qui s'éloignent lentement jusqu'à se perdre dans le reflet des feuillages. La rumeur de la ville nous parvient à peine, étouffée, énigmatique, presque douloureuse, comme si nous avions quitté le monde pour toujours, un chuintement indistinct que troue parfois le cri d'un noctambule ou la fuite éperdue d'une moto dans la nuit.

Raphaëlle m'a pris par la taille et me conduit. Elle a quitté les allées. Nous traversons une prairie sauvage, l'herbe nous arrive aux genoux, chaque pas y fait courir un long frémissement qui soulève une odeur un peu âcre, réveillant en moi une très ancienne sensation. Nous allons en silence. Sa hanche roule contre la mienne. Son sein parfois m'effleure. La promenade est délicieuse, mais une sourde inquiétude m'obsède. Elle semble hésiter un moment, scrutant la nuit autour de nous. Le ciel est clair, immense, constellé d'étoiles légères, une pluie de neige fondue où je reconnais le W de Cassiopée. Le sol s'élève graduellement, une masse obscure couvre la colline et nous pénétrons bientôt sous les arbres. Seule une faible clarté y filtre de place en place. On voit luire dans les frondaisons des morceaux de ciel aux formes compliquées, un puzzle découpé dans l'encre des feuillages dont les éléments éparpillés dessinent pour moi l'image de nuits à jamais perdues. Nous allons à l'aveuglette, un bras tendu devant nous, comme des enfants, butant sur les pierres, nous prenant aux buissons. Le jeu semble plaire à Raphaëlle, qui me tire par la main jusqu'à un gazon où elle s'arrête tout à coup. Je sens ses lèvres sur les miennes.

Tout s'efface, je ne suis plus qu'une main glissant sur la soie, des lèvres qui errent, suscitant par fragments mon désir dans la nuit. La commissure des lèvres. Une tempe qui bat.

Une oreille sous un bandeau natté. Elle renverse la tête. Une longue rangée de boutons qui se dérobent sous les doigts. Le creux du cou. La naissance des seins. Sous sa camisole, elle est nue. Le temps ne passe pas. Retrouver ce corps lisse, éprouver dans l'angoisse cette forme parfaite. Un sein tiède sous la paume, élastique. La main glisse, effleurant les côtes, épousant le creux des hanches. Son ventre se gonfle et s'abaisse précipitamment, le pouce retrouve au milieu son empreinte... Les mots se répètent à travers les années, le même impossible récit, maladroit, trompeur, si languissant auprès de l'élan qui jette deux êtres l'un vers l'autre, le même éternel récit de peaux moites, de membres noués et de corps convulsifs, la même légende glorieuse et décevante sans fin reprise et sans fin niée où ne changent que les noms et les lieux – quelques lettres, un lac sous une abbaye fortifiée ou une forêt d'agrément dans un enclos royal.

(Je me revois trois mois auparavant, dans mon cagibi, penché sous la lucarne au store baissé, les yeux perdus sur l'écran de l'ordinateur où le pointeur clignotait imperturbablement, immobile au milieu des lignes, tandis que je restais là, infirme, en proie à une émotion que les mots ne savaient dire, qu'il fallait revivre en silence, ou dans un bégaiement de voyelles : L I V I A. Je m'obstinais en vain, je rusais, j'inventais, ce n'était qu'un tumulte indigent, un chaos d'images sans suite, comme si j'avais frappé le clavier au hasard, et bientôt je saccageais mes pages. Parfois, au milieu d'un maelström de sensations confuses, décochés tout à coup du fond du néant, quelques mots ajustés touchaient le nerf à vif et mes yeux se brouillaient. Pendant des semaines, je me suis livré à ce désordre. Il n'en reste que des bribes décousues qui, aujourd'hui, peinent à me rendre Livia. *Passion posthume*. Une chambre glacée où s'infiltrèrent les vents. La double cicatrice

zébrant son épaule. Et plus que tout notre passé, la nuit qui a scellé notre entente, gravée en moi avec une précision saisissante. Une terrasse au bord d'un lac, face à la montagne. Sur sa tempe une mèche échappée ondoyant sous la brise. Une sente près de jardins abandonnés où une voix aigre vole par bouffées, nous poursuivant de ses plaintes, *I Don't Wanna Lose You*. Un triangle de roseaux, un ponton, une barque à demi noyée. Je touche son coude, ses yeux me déchirent. Nous vacillons sur l'eau...)

Les fragments de ciel découpés dans les arbres s'éclipsent par instants, non la brise dans les feuillages mais le buste de Raphaëlle bougeant au-dessus de moi. Je l'entends gémir tandis qu'elle se soulève et s'abaisse lentement, m'enserrant de ses genoux contractés, la tête renversée en arrière, les bras dressés dans un geste troublant et théâtral, comme si elle invoquait l'un de ces dieux mineurs qui jadis présidaient aux passions, l'une de ces créatures aux formes disgraciées qui ne sortaient des forêts que pour égarer l'esprit des mortels et irriter leur chair, le suppliant de la libérer du désir qui l'opprime, ou plutôt, au contraire, de dilater son tourment en retardant sa joie. Elle flotte dans ma main, la peau gonflée, le mamelon du sein dressé sous le pouce, son ventre glisse en se contractant sous mon autre main, je la suis avec retard, le pouce perdu dans la fente broussailleuse, caressant une langue de chair qui saille, humide et vivante sous le repli des lèvres. À un moment (très vite peut-être, le temps paraît s'être arrêté) elle s'immobilise, suspendue dans l'air, soufflant violemment par le nez, en même temps que de très loin parviennent des coups sourds suivis de râles et de raclements confus. « Les chevaux! Les chevaux! » Elle rit ingénument, comme un enfant dont le hasard exauce un vœu secret, avant de recommencer à bouger doucement en sifflant sans discontinuer

entre ses dents: «chevaux... chevaux...» sur un rythme de plus en plus saccadé, les mots bientôt noyés dans un halètement sourd, une apostrophe indistincte, jusqu'à ce qu'elle trouve son plaisir et s'effondre sur moi.

Le froid me réveille. Une ondée sèche bruit par instants dans les feuillages. On ne distingue plus le ciel. Le puzzle, à présent complet, est d'un noir uniforme. Une sorte de remords me tourmente. Je pense à Livia, à tant de nuits semblables. Elle aimait ces fugues dans la nature, non tant pour le sentiment de liberté qu'on peut y éprouver qu'en raison de la violente transgression qu'il y a à s'aimer sous le ciel, comme les bêtes et les sauvages, en épiant la nuit de crainte d'être frôlés par une bête nocturne ou surpris par l'un de ces sauvages modernes qui n'ont d'autre domicile que la nature. Raphaëlle dort contre moi, les coudes serrés sur la poitrine. Je la prends dans mes bras, elle s'abandonne dans un demi-sommeil, la tête sur mon épaule, le corps frissonnant dans son bustier ouvert. Elle respire avec gêne, un léger claquement se fait entendre après chaque inspiration, comme si un clapet se refermait pour retenir l'air, et je me surprends à penser au savant dispositif de condensateurs chimiques et d'injecteurs qui commande au désir et à la jouissance, machinerie en quoi seule, peut-être, comme le pensaient les libertins, consiste l'amour. Malgré ce qu'en dit la biologie, je n'ai jamais su rêver le corps humain autrement que comme un automate. Je prends un plaisir pervers à imaginer les rouages de la machine pensante, les écheveaux de nerfs torsadés, les tuyaux flexibles, les ressorts fibreux et les poches de graisse suspendus à une frêle ossature de bielles et de cames, subtile machine de Vaucanson qu'une énergie mystérieuse agite de spasmes, commandant aux mouvements de l'air, du sang, de la nourriture, des humeurs, animant d'une même impulsion les fonctions animales et la pensée.

Le parc est maintenant obscur. Raphaëlle se dirige à l'instinct, obliquant parfois quand une déchirure dans les nuages laisse entrevoir une allée ou la silhouette d'un édifice. Sinon le léger froissement des herbes qui nous accompagne, la nuit est parfaitement silencieuse. Au bout d'un moment, cependant, nous parvenons des soupirs, des bruits de gorge, puis nous touche une faible odeur de suint. « La bergerie : je me suis égarée... » et presque aussitôt nous atteignons un long mur qui se perd dans la nuit. La fatigue nous saisit. Nous nous couchons là, dans le fossé d'enceinte de la ferme, attendant le jour sans pouvoir dormir, serrés l'un contre l'autre comme deux bêtes se protégeant du froid, secoués de fous rires à brûle-pourpoint, esquissant des caresses vite avortées. De temps à autre, on entend les brebis remuer dans les bercails ou un cheval somnolent heurter du sabot les cloisons de sa stalle. Nous ne sommes pas plus qu'eux, la nuit nous a arrachés à nous-mêmes et précipités sous une forme animale, vêtus d'un de ces corps primitifs que gouvernent le froid, le désir, l'effroi de la nuit, jubilant pourtant de cette étrange folie qui transfigure le désir et la nuit et nous élève au-dessus de notre état.

II. LA STÈLE

Le Royans, été 1955 ? À l'époque du Nintendo et des tamagotchis, peut-on encore s'amuser à cela ? Dans le petit parc du Muséum d'histoire naturelle de Chambéry, un jeune garçon dresse à bout de bras une spirale à vent. Le temps se dérobe sous mes pieds, je me retrouve à rassembler les bribes d'un été oublié, les premières images claires et distinctes de ma vie.

C'est un jardin de ville où ma mère nous emmenait parfois, aux beaux jours, quand ses travaux de ganterie lui laissaient un peu de liberté. Elle nous poussait devant elle dans les allées sous l'immense aiguille de ciment de la Houille Blanche, évitant la pelouse où les grands menaient leurs guerres picrocholines, nous détournant rudement des marchands ambulants, sinon pour quelque grande occasion, et nous rentrions alors avec un cadeau mirifique qui illuminait notre semaine : un illustré, ou une planche d'images à découper, ou encore, comme cet été-là, un quatorze juillet peut-être, l'un de ces légers moulinets de rhodoïd que l'haleine suffit à animer, ses ailes courbes aussitôt emportées dans un tourbillon ; et quand le vent se lève, c'est plus de joie encore, ses couleurs vives se noient dans l'air, le frêle engin disparaît, il ne reste au bout du bâton qu'un remous qui chuinte doucement, une minuscule tornade dont malgré tout l'effort d'attention dont on est capable on ne distingue rien, fantôme furtif, presque inquiétant, comme si la mort endormie dans les choses se manifestait tout à coup, avalant les couleurs, changeant la matière en un souffle qui effleure la joue et soulève les cheveux, une mort absolue mais si indulgente qu'il suffit de lever la main contre le vent pour la chasser et que la chétive galaxie, tout à coup tirée du néant, se condense en un cercle de flammes tournoyantes, et que la vie revienne, brillante, heureuse, éternelle.

Puis c'est un lieu sombre et abandonné assailli par la forêt, si sauvage qu'on ne le traverse qu'avec appréhension. À gauche, l'escarpement du Bec de l'Échaillon que la 203 contourne prudemment, se frayant un passage entre l'étrave du Vercors et la berge de l'Isère, dont le courant violemment repoussé par l'éperon rocheux ne laisse ici qu'une étroite bande de terre envahie de grands arbres. Le crépuscule y règne même en été, on croirait qu'on arrive à la porte des enfers,

qu'on va s'abîmer dans ces lieux que disent les poètes, *Ah quanto a dir qual era è cosa dura...* puis la montagne recule, le ciel reparait, et sur la banquette arrière l'excitation commence à nous gagner. Nous passons bientôt devant la *Cabane Bambou...* Existe-t-elle encore? Dans le secret d'une salle vaguement tonkinoise ou caribéenne se déroulaient, semble-t-il, de furieuses saturnales que trahissait le ton ironique de mon père lorsque nous passions à sa hauteur, et nous, les enfants, nous nous tournions alors tous les trois vers la gauche: entre la route et la montagne, dans un espace qui tenait du terrain vague et des jardins ouvriers, une construction basse assez vaste revêtue de lattes de bambous, précédée d'une pergola en bambou et entourée d'un jardin de la même engeance qui la dérobaient en partie aux regards. Pendant que la Wehrmacht préparait l'invasion du Vercors, que la Franc-Garde rançonnait la vallée et dépêchait ses coups de main contre les dissidents, certains venaient s'égayer au milieu des bambous sans craindre de se frotter aux uniformes, sirotant dans la nuit des cocktails aux couleurs suaves et courtisant des créatures platinées qui les délivraient du siècle à force d'œillades et de refrains enjoués, comme dans les plus chics des caf'conc' parisiens... Et vient la longue ligne droite de Saint-Quentin. On ne voit plus que des prés et des champs de noyers, la vitre arrière est entrouverte et dans le vent de la vitesse («Attention... numérotez vos abattis! 93... 95... 98... 100!») l'enthousiasme nous soulève à l'arrière du gros scarabée gris qui fonce sans un frémissement tandis que mon père rit modestement, penché sur le compteur, et que ma mère le sermonne comme un enfant) je dresse la spirale colorée qui siffle à mon oreille.

Mon père a garé la voiture sur le bas-côté, derrière une autre 203 où un homme sommeille, le front sur le volant. Un peu plus loin, à gauche, un sentier s'enfonce entre les prés.

Nous marchons vers la grande ombre du Vercors, mon père devant, portant mon frère dans les bras, moi sur ses talons, mon étoile de plastique fièrement dressée dans la lumière (les couleurs tournent lentement, jaune, bleu, rouge, violet), ma mère derrière, tenant ma sœur par la main. À peine avons-nous fait dix mètres qu'un petit groupe se détache des arbres et s'avance vers nous : une femme en robe grise nouée à la taille par une large ceinture noire, l'ovale de son visage bordé d'un foulard gris, le nez aigu, la bouche mince, les yeux perdus dans la poussière, appuyée au bras d'une femme plus âgée qui règle ses pas sur les siens, suivie par deux autres un peu voûtées, toutes quatre se déplaçant d'un bloc, à pas lents, en silence, comme en procession, si imposantes que nous nous écartons spontanément pour les laisser passer. Elles ne nous voient pas, elles défilent devant nous les traits fermés, sans une parole, sans un hochement de tête, le buste raide, les membres figés, glissant plus que marchant, mannequins funèbres que font mouvoir des êtres cachés dont le pied soulève tour à tour un bord et l'autre de leurs robes empesées. Nous les regardons s'éloigner, pétrifiés. Nous avons surpris les acteurs d'une cérémonie sacrée que les enfants ne peuvent pas comprendre, à laquelle nous allons devoir nous livrer à notre tour. Une bouffée d'angoisse m'envahit. Je ne sais quoi faire de mon engin qui chuinte insolument devant moi et que je sens à présent déplacé.

À une centaine de mètres de la route, dans l'ombre de la montagne, un fossé humide court sous les arbres. C'est là : une haute stèle blanche d'où se détache une femme à demi-nue qui nous dévisage fièrement, une croix de Lorraine suspendue comme un glaive au-dessus de sa tête. On devine des traces de pas dans le gravier. Deux gerbes de roses rouges sont posées en V devant le monument. Je sais lire depuis peu, je m'amuse à parcourir la liste gravée aux pieds de la déesse.

Chaque nom est numéroté, comme à l'école, certains traversés de grandes fissures qui les rendent difficiles à déchiffrer. Tout à coup, au milieu de ces inconnus, au n°10, je reconnais mon nom. Je me vois enseveli sous le gravier, la bouche et les yeux remplis de terre, abandonné au milieu des bêtes fouisseuses, et plus rien que mon nom sur la pierre pour faire signe aux vivants. Pas un souffle ne parcourt le vallon, mon spiralon est à l'arrêt, j'ose à peine respirer de peur qu'il ne s'anime. Mon père prononce un nom que je ne connais pas, celui d'une femme, doux et harmonieux, que je m'étonne de l'entendre dire avec tant de haine et que je cherche en vain sur la stèle. Ils sont seize, gravés là sur deux colonnes, rien que des hommes, affublés souvent de prénoms désuets, plus trois si peu instruits qu'ils ne savaient pas leur nom et qu'on a dû écrire à la place : INCONNU. Mon père siffle entre ses dents avec mépris, ma mère ne dit rien, elle regarde la montagne fendue où un chemin à chèvres grimpe vers la lumière au milieu des rochers.

C'est une journée particulière. Au lieu d'aller vers Vinay et Carrue comme le veut notre destin, qui nous pousse obstinément dans ces collines vides, dimanche après dimanche, pour y rejoindre Alice (une manière de veuve elle aussi malgré sa tête nue et ses yeux riants, immanquablement sanglée dans le tablier noir sans quoi sans doute elle se noierait dans l'air), au lieu de franchir l'Isère pour rejoindre notre passé, nous continuons à longer le Vercors, dont la crête s'amollit et s'éloigne peu à peu dans le tremblement de l'air. Plus tard, nous bifurquons à droite dans la campagne, au milieu des chaumes et des champs de noyers, jusqu'à voir dériver au-dessus des arbres le V inversé des câbles d'un pont suspendu. La 203 garée dans un pré, au bord d'un chemin agricole longeant la berge, laissant ma mère s'affairer à ses obscurs devoirs de femme, mon père me tire par le bras et, plutôt

que de m'emmener voir d'en haut la rivière (c'est l'un de ces ouvrages aventureux au tablier de grosses planches disjointes qui hoquent sous les roues en faisant longuement tressaillir les câbles), il m'entraîne vers la rive. Le talus est couvert de hautes herbes, l'ombelle des cigües oscille, l'Isère miroite au soleil, colorée par le ciel et les collines, absorbant le regard, jetant l'esprit dans une contemplation que même sans savoir penser, assis dans les herbes, les bras noués autour des genoux, je m'efforce de partager avec mon père. Lorsque nous remontons, ma mère a étendu une nappe sur le pré et ma sœur, la main dans un sac éventré, comme à la loterie, éparpille les fruits et les salés. Je n'ai souvenir d'aucun autre *picnic*, le mot et la chose découverts ce jour-là, l'un, incongru, dissimulant la gravité de l'autre. Mes parents reprennent à voix basse la conversation entamée en silence devant la stèle, où la même femme au nom gracieux réparait, avec moins de haine à présent que de fatalité. Ce n'est qu'aujourd'hui, retrouvant cet été lointain par le hasard d'un jouet à vent, que je comprends : nous avons suivi les traces de Mireille Provence depuis le vallon où les dix-neuf étaient tombés jusqu'à cette rive de l'Isère où une rumeur insistante voulait que, des mois plus tard, on l'ait retrouvée noyée.

Au retour, nous remarquons une grosse Traction noire garée sur le bas-côté devant le sentier qui conduit à la stèle et une femme en deuil gris s'avançant vers la montagne au bras d'un gros homme. Un peu plus tard, ayant de nouveau obliqué vers l'Isère, nous voici devant une maison longue et basse aux volets gris-bleu enluminée par un jardin envahi de roses et d'œillets. Une chouette écartelée nous accueille, clouée sur sa porte par mon oncle Marcel avant qu'il ne s'efface dans la nuit, chargée de le remplacer au milieu de la vallée, de chasser les cauchemars et de repousser le malheur, que celui-ci porte un uniforme gris à galons d'argent sous une casquette à haute

coiffe ou une simple vareuse et un béret bleu incliné sur l'oreille. Qui que l'on soit, il faut passer dans son regard aveugle, frôler ses ailes mitées par les saisons et l'entendre huer à voix basse contre son oreille. La Gisèle est en pleurs, les larmes se suspendent à son menton avant de se perdre dans son corsage, j'en vois même avec dégoût tomber dans son café. Ma mère l'a prise sous son bras et la serre contre elle, mon père ne dit rien. On nous chasse, le Gilou nous entraîne à l'arrière, dans un pré non fauché donnant sur la rivière. Une vieille automobile a été abandonnée là, vitres brisées, jantes nues plantées dans la terre. Mon cousin monte à la place du disparu, moi à celle de la Gisèle et ma sœur à l'arrière, debout sur la banquette défoncée. Le levier grince, la carcasse brinquebale dans le pré, traverse le pont suspendu de Trellins dans un tintamarre de planches entrechoquées puis prend de la vitesse, fuyant le Vercors, courant éperdument vers le ciel en secouant ses tôles. « 90... 93... », je compte en détachant les syllabes. « 98... 100! » Nous sommes penchés hors des portières, volant au milieu des collines, le Gilou pousse un long cri d'allégresse, ma sœur glousse en battant des pieds. Mon spiralon est dressé dans le vent, je souffle follement sur lui pour le faire disparaître.



